

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	88 (1959)
Heft:	2
Rubrik:	Plus de manuels..., de "vrais" livres!

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trop à vouloir les asservir à l'usage de la plume d'acier. Acceptez que l'écriture n'ait plus ni pleins ni déliés.

Mais, par contre, *continuez à vous montrer exigeants pour la lisibilité de l'écriture, le soin que l'enfant doit apporter à tout devoir écrit*. Si vous n'acceptez jamais la négligence, le manque de goût, vous aurez quand même de belles écritures, différentes de celles que nous avons connues et appréciées mais qui, elles aussi, finiront par être acceptées et appréciées. Au début, il y aura surprise — comme en face d'une mode nouvelle —, puis, peu à peu, il y aura accommodation et vous ne tarderez pas à trouver un certain cachet à cette forme d'écriture. L'expérience vaut la peine d'être tentée : donner un stylo-bille à l'enfant qui commence à écrire. Comme ce serait plus facile ! Que de temps gagné ! Je souhaite qu'elle soit tentée loyalement dans plusieurs écoles si ce n'est déjà fait. Faute de tenir compte de cette évolution, nous continuons à mettre toute notre ardeur à conserver dans nos classes une forme d'écriture que nos élèves se hâtent d'abandonner dès qu'ils ne sont plus sous notre direction. Est-ce là, de notre part, recherche d'efficacité ?

Or, ne devons-nous pas, dans notre enseignement, viser toujours à l'efficacité ? Les conditions dans lesquelles nous enseignons, le temps qui nous est laissé, nous font un devoir de reviser constamment nos méthodes pour les adapter toujours mieux.

Je sais que ces remarques heurteront l'opinion d'un grand nombre d'éducateurs. Je n'hésite pas cependant à les formuler. Si elles font réagir, tant mieux : c'est que le problème se pose. Je vous demande de ne pas rejeter sans réfléchir ces conclusions qui peuvent vous surprendre. Il faut, en pédagogie, savoir accepter des changements, ne pas se montrer trop conservateur, ni trop révolutionnaire parce que c'est le passé, pour nous jeter à corps perdu vers le nouveau, simplement « parce que c'est nouveau ». Saint Paul, dans son épître à Timothée, met les premiers chrétiens en garde contre la *démangeaison de la nouveauté*. Faisons notre ce conseil. Mais n'allons pas — excès contraire — nous accrocher à un passé qui est déjà révolu. Sachons nous demander si nos méthodes « collent » au réel, si notre enseignement préparent vraiment nos élèves à la vie qui les attend ; c'est celle de demain, et non celle d'hier.

L'Ecole.

Plus de manuels..., de « vrais » livres !

Il y a cinquante ans, les écoles ressemblaient à des chapelles ou à des villas. Aujourd'hui, dans bien des pays, on les prendrait plutôt pour des usines.

L'intérieur ne dément guère cette impression. L'atmosphère des écoles évoque moins le recueillement du cloître ou l'intimité du foyer que la rigueur et le souci d'efficacité propres à l'industrie moderne. Et en effet nos écoles-usines s'efforcent de faire de l'« éducation en série », quoique ce soit là une contradiction dans les termes. Sur l'injonction du maître, un petit garçon apporte une pile de manuels qui lui monte jusqu'au menton et ces manuels identiques vont être distribués à des enfants qui ne sont déjà que trop semblables les uns aux autres. Tous les élèves voient les mêmes films et les mêmes émissions de télévision, tous regardent les mêmes images ; ils auront du mal à acquérir une personnalité, des goûts, une expérience qui leur soient propres.

Si l'on utilise des manuels scolaires, c'est parce qu'il est commode de faire

faire la même chose en même temps à toute la classe. « Lisez le deuxième paragraphe, page 21, dit le maître, et répondez aux questions que j'écris au tableau. » Ce que l'on appelle un « bon » manuel permet au maître de se transformer en une sorte de machine à enseigner et d'éviter tout effort intellectuel. Mais en pareil cas on peut dire que chez lui l'éducateur est « mort jeune », et sa classe en supporte les conséquences.

Les temps ont changé et les manuels sont aujourd'hui plus vivants ; mais il reste bien difficile d'écrire des livres scolaires qui montrent que la vérité peut avoir plusieurs visages, que la science est recherche de l'inconnu plutôt qu'un vain effort de mémoire, qu'étudier sa langue c'est apprendre à s'exprimer et non donner au maître l'occasion de compter les fautes. Bien des manuels ne servent qu'à mettre des œillères et, au lieu d'encourager leur curiosité, ils la rebutent.

Les auteurs de manuels rejettent la faute sur les responsables du choix des livres utilisés en classe. En Angleterre, ce sont des directeurs d'écoles, ailleurs, des fonctionnaires de l'enseignement, mais il s'agit toujours de gens dont on peut dire, selon le point de vue, qu'ils ont beaucoup d'expérience, ou qu'ils sont en retard. Dans certains pays, la formation des maîtres vise surtout à les familiariser avec les manuels en usage et à leur apprendre à s'en servir. Un tel système conduit les éducateurs à « tourner en rond » dans un monde absurdement fermé, au lieu de chercher à s'adapter aux circonstances. Il est déjà assez fâcheux d'être condamné à lire des manuels scolaires toute sa vie, sans encore vouloir que ce soient toujours les mêmes.

Il est clair que les maîtres ne s'obstineraient pas à recourir pour toutes les matières aux manuels s'ils étaient mieux au courant de l'usage qu'on peut faire de « vrais » livres en classe.

Dès que l'enfant se met à fréquenter une bibliothèque, à chercher lui-même les renseignements dont il a besoin, il comprend ce qu'est une méthode de travail et il se lance dans une véritable aventure intellectuelle. Il découvre alors qu'il y a plusieurs façons d'envisager un même événement. Récemment des adolescents avaient demandé à l'Ambassade américaine des livres sur l'histoire des Etats-Unis ; ils se sont aperçus qu'il y a au moins trois façons différentes de concevoir la Guerre d'indépendance. On peut y voir une glorieuse révolte contre le joug britannique, ou un refus, inspiré par de sordides raisons d'intérêt, de participer plus longtemps aux frais d'entretien de la Marine britannique, ou enfin une lutte couronnée de succès contre la puissance royale, les Américains ayant, selon cette thèse, abandonné le peuple britannique qui dut combattre seul pendant un siècle encore pour conquérir sa liberté politique.

Il y a quarante fois plus à lire dans quarante livres différents que dans quarante manuels identiques, ce qui ouvre de riches possibilités aux élèves, et en particulier aux mieux doués, que l'étude des manuels ennuie et qui souhaitent élargir le champ de leurs lectures. Ils acquièrent des connaissances librement, au lieu d'y être forcés à contre cœur. Même s'ils ne sont pas destinés à devenir des érudits, les écoliers — brillants ou moyens — sont capables de trouver tout seuls ce qu'ils veulent savoir. Ils apprennent à tirer parti de ces précieux instruments que sont les livres, consultant l'index ou parcourant la table des matières pour y découvrir ce qui les intéresse, étudiant les sources et arrivant à apprécier, voire à respecter, un ouvrage de valeur.

Quand les élèves disposent de livres attrayants en abondance, ils passent facilement aux études collectives. Ils apprennent à se mettre d'accord sur le but

visé, à délimiter et à diviser la tâche, à modifier les plans en fonction des circonstances. Dès que les enfants sont assez grands pour lire ils sont capables de s'initier à cette forme de travail en commun.

Chaque méthode d'enseignement pose des problèmes et bien des maîtres diront : « Que feront alors les petits paresseux ? » Il y a quelques mois, un directeur d'école rencontra dans les couloirs un élève tout seul et prêt à pleurer. « Voyons que se passe-t-il ? — Ils ne veulent plus de moi », répondit l'enfant d'un air piteux. Il apparut que son équipe le trouvait, précisément, paresseux, et lui avait fait comprendre qu'on le jugeait indésirable. Le Directeur causa avec les camarades, puis avec le malheureux exclu, et tout rentra dans l'ordre. D'une façon générale, dans cette école, on a constaté que la quantité des travaux écrits avait décuplé depuis la mise en vigueur des méthodes de travail en équipe.

Il est particulièrement facile de réunir une documentation appropriée dans le domaine de l'histoire, de la géographie, des sciences et de la littérature. Les élèves apprennent ainsi à « chercher », à varier les méthodes, à travailler de façon personnelle et intelligente. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'à partir de 10 ans les enfants doivent remplacer tous les manuels par de « vrais » livres. Mais ce qui importe c'est de leur épargner la routine et le conformisme ; c'est de favoriser la formation d'attitudes intellectuelles qui répondent aux exigences de notre époque.

Unesco.

A quoi servent les Organisations internationales ?

Elles sont légion : Genève, Paris, Bruxelles, Londres, Rome, pour ne citer que quelques capitales européennes, sont le siège de centaines d'organisations internationales, gouvernementales ou privées. Mais le public ne les connaît guère ou les confond toutes. Les nombreuses initiales le déroutent. Il ignore en général leur fonctionnement, ce qui ne l'empêche pas toujours de douter — a priori — de leur utilité. « TTX », cette pièce irrévérencieuse jouée il y a un ou deux ans sur les boulevards parisiens, est restée dans les mémoires et le confirme dans son scepticisme.

En dehors des nombreux — trop nombreux — périodiques spécialisés qui renseignent abondamment mais sèchement sur leurs activités, « l'Union des Associations Internationales » (UAI) s'efforce, à travers des publications de caractère plus général, de renseigner objectivement un public plus large.

Voici tout d'abord ce précieux « *Annuaire des Organisations Internationales* », dont la septième édition (1958-1959) vient de sortir de presse¹. Il répertorie et décrit en détail 1209 organisations internationales dignes de ce nom (149 gouvernementales et 1060 non-gouvernementales) contre... 510 dans la première édition qui remonte à 1910. La comparaison de ces chiffres n'est-elle pas à elle seule significative de l'évolution du monde pendant les derniers cinquante ans ? Elle illustre en tout cas le grand espoir de ce siècle au cours duquel l'humanité est amenée à créer, dans les domaines les plus variés et à l'abri des passions partisanes, des œuvres de rapprochement et d'entente entre les peuples.

¹ *Yearbook of International Organisations*. Union of International, Palais d'Egmont, Bruxelles. Paris : 52 fr.